



PAT DE WILDE, PHOTOGRAPHE SCULPTEUR DE LUMIÈRE

Si son appareil s'est un temps tourné vers la vie animale en s'inscrivant dans une esthétique de la *wildlife photography*, la multitude de ses portraits exprime la quintessence de ce que Pat de Wilde cherche inlassablement depuis quelque quarante ans – ce solitaire qui se définit comme un « esprit nomade » aime à découvrir les populations vivant en marge de toute globalisation.

PAR PASCALE LISMONDE

Pat de Wilde dessine depuis son enfance. « J'étais doué, c'est ainsi. » Pour ce fils unique, une passion. Il raconte avoir établi au lycée un « pacte de non-agression avec ses professeurs » pour pouvoir dessiner à loisir pendant les cours. En échange, il leur croquait le portrait. Pour ses études, ce Lillois part pour Paris. Après les Beaux-Arts puis l'École supérieure d'Arts graphiques, il réussit à assurer son indépendance financière au mieux de ses goûts et aptitudes en se taillant une direction artistique dans le groupe Marie-Claire, puis en créant des magazines dans le cadre d'un studio d'arts graphiques. Mais il lui faut découvrir le vaste monde et, surtout, rencontrer d'autres humains, lointains de préférence, non occidentaux, vivant hors des circuits. Devenu directeur du magazine *L'Expansion voyages*, Pat de Wilde peut ainsi partir explorer de multiples pays d'Afrique, d'Asie, ou des deux Amériques afin de les faire découvrir à ses lecteurs, via les magazines mais aussi en publiant une trentaine de livres aux titres suggestifs, qui célèbrent la « magnificence » des paysages découverts sur tous les continents : de Madagascar à la Thaïlande et à la Birmanie, du Niger à la Mongolie, du Brésil à l'Afrique du Sud, du Vietnam au Pérou, de l'Inde et du Nagaland à la Namibie, du Guatemala au

Mali, en Mauritanie ou en Lybie, du Ladakh au Canada. Une telle accumulation de périple qu'on imaginerait avoir à faire à un glaneur frénétique de clichés à sensation.

En réalité, les voyages de Pat de Wilde s'apparentent plutôt à la quête des ethnologues qui partent pour des temps longs afin d'étudier en détail les us et coutumes de ces humains différents, souvent délaissés, selon la voie royale d'observation ouverte dans les années 1930 par Claude Lévi-Strauss séjournant au cœur du Brésil chez les Indiens Caduveo ou les Bororo – des terres relativement vides d'hommes où le philosophe découvre combien « la liberté résulte moins d'une invention juridique que d'une relation objective entre l'individu et l'espace qu'il occupe et les ressources dont il dispose » (*Tristes Tropiques*). Si Pat de Wilde entreprend ses grands voyages un demi-siècle plus tard, il peut encore choisir d'explorer des lieux encore à l'abri de la dévastation touristique des circuits organisés qui vendent du spectacle exotique prémâché, tel qu'il le verra vingt ans plus tard. Exemple criant, ces femmes Padaung en Birmanie, au cou enserré dans les cerclages d'une haute minerve, qu'on appelle « femmes girafes ». De nos jours, il les a revues exhibées au bénéfice de commerçants chinois.



De l'importance des lectures

Si dans les terrains vagues de son enfance il se rêvait en Davy Crockett, Josh Randall ou Thierry la Fronde, dès l'adolescence, il découvre Camus et sa vision de l'absurdité du monde absurde, où il faut « quand même imaginer Sisyphe heureux », mais aussi la non-violence de Lanza del Vasto, disciple de Gandhi, qui prône la vie en petits groupes, selon des règles de simplicité volontaire et de « décroissance » avant la lettre. Par la suite, outre son sac de couchage spécial nanti d'une moustiquaire et son matériel photo, les livres resteront les indispensables compagnons de ses voyages. Tous ses écrits sont imprégnés de références littéraires et philosophiques, au point qu'il ponctue chacun de ses portraits par une citation issue de son répertoire occidental – ce qui a pour effet d'inscrire au sein de notre propre histoire les visages de ces peuples. Ses propres récits plongent le lecteur dans le vécu intime de ses explorations, méditations au cœur de la nuit, épaisse, lourde de mystère, frémissant des mille bruits

de la savane ou de la brousse, dans ces nuits qui « fertilisent la pensée » car elles s'avèrent propices à tous les songes. Et elles alternent avec les journées d'investigation, nourries de lectures, dans « l'attente des lions », où la nature soumet en permanence tout être humain ou animal aux dures lois de son imprévisibilité. On ne s'étonnera pas que la bibliothèque de Pat de Wilde manifeste un intérêt marqué pour le relativisme culturel, depuis l'Antiquité avec l'historien Hérodote, puis Protagoras, qui proclame la subjectivité du savoir (« L'homme est la mesure de toute chose »), empruntant ensuite au « mol oreiller du doute » de Montaigne et sa vision du monde comme « une branloire pérenne », jusqu'à Herder qui récuse la supériorité de la civilisation européenne et considère comme insaisissable la finalité du monde humain.

Pat de Wilde.
AFRIQUE DU SUD. Guerrier zoulou.
KwaZulu-Natal.

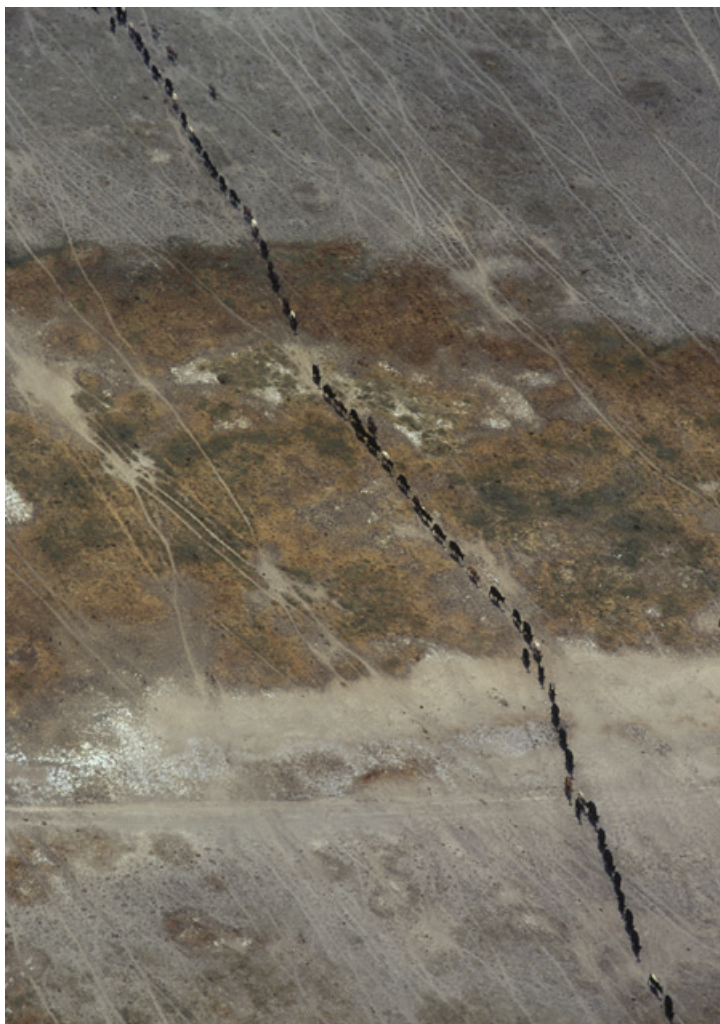
Un photographe portraitiste sur le terrain

L'exploration selon Pat de Wilde doit conjuguer lenteur, patience, humilité, extrême attention à l'Autre. Il aime rappeler la célèbre histoire du Petit Prince et du Renard qui demande à être « apprivoisé, en respectant des rites, pour pouvoir devenir son ami ». Son impératif est donc de disposer de temps. De fait, il raconte ses longues approches, sur plusieurs jours, pour s'intégrer peu à peu à un groupe d'inconnus, dont le plus souvent il ne connaît même pas la langue. Il faut donc pratiquer toute une gestuelle de persuasion, jouer avec les enfants, rire avec le groupe, parvenir à mettre l'autre en confiance, ne susciter ni hostilité, ni effroi. Il faut faire accepter ce travail pour installer le sujet dans un cadre bien défini, dans les meilleures conditions de lumière et toujours devant ce fond de velours noir que Pat de Wilde emmène partout avec lui, hérité des anciennes chambres photographiques, élément nécessaire pour l'unification visuelle de sa collecte.

Et que voit-on apparaître ? Une centaine de visages... enfants ou adolescents, un jeune pâtre mongol, un enfant Karen de Thaïlande, des femmes jeunes ou vieilles, plus ou moins parées, une femme zoulou d'Afrique du Sud, une Indienne Embera du Panama, une magnifique jeune femme malgache, une Indienne Cree du Canada, une femme enceinte namibienne, des femmes Mursi d'Éthiopie couvertes de bijoux, des hommes de tous âges, un Bédouin du Qatar, un nomade Naga birman, des chefs Konyak guerriers du Nagaland ou des sages Sâdhu d'Inde, un agriculteur argentin, des bonzes tibétains, un shaman Godavari népalais... Autant de visages affichant leurs singularités, de la grâce adolescente aux traits ravines du grand âge – un saisissant répertoire d'humains inconnus, témoignant de leur extrême diversité.

« Même s'il possède le patrimoine commun à l'humanité, chaque individu est unique », soulignait le généticien André Langaney, dans sa grande exposition *Tous parents, tous différents* au musée de l'Homme en 1992. Pour démontrer également que « même si la couleur des hommes et des femmes diffère, nous appartenons tous à la même espèce car tous les humains actuels sont des descendants de ces premiers hommes modernes apparus il y

a quelque 100 000 ans ». Et si Pat de Wilde ne théorise pas cette origine commune, il la fait voir. Par l'adoption de la forme même du portrait, avec ces visages immobiles « qui font sens en eux-mêmes ». « Ils parlent », dirait le philosophe Levinas, offrant à la fois la plus humble et la plus haute expression d'un être, « introduisant d'emblée une relation éthique – le visage est ce qu'on ne peut tuer ». Respect – on regarde, on contemple. L'unité des portraits est également donnée par leur forme générique, tous cadrés et centrés de façon identique. Femmes, hommes, enfants : la taille est secondaire, la seule différence venant de la pose du sujet, présenté de face ou de profil.



Pat de Wilde.
TANZANIE. Vue aérienne des steppes du Serengeti.
Pasteur Masai.

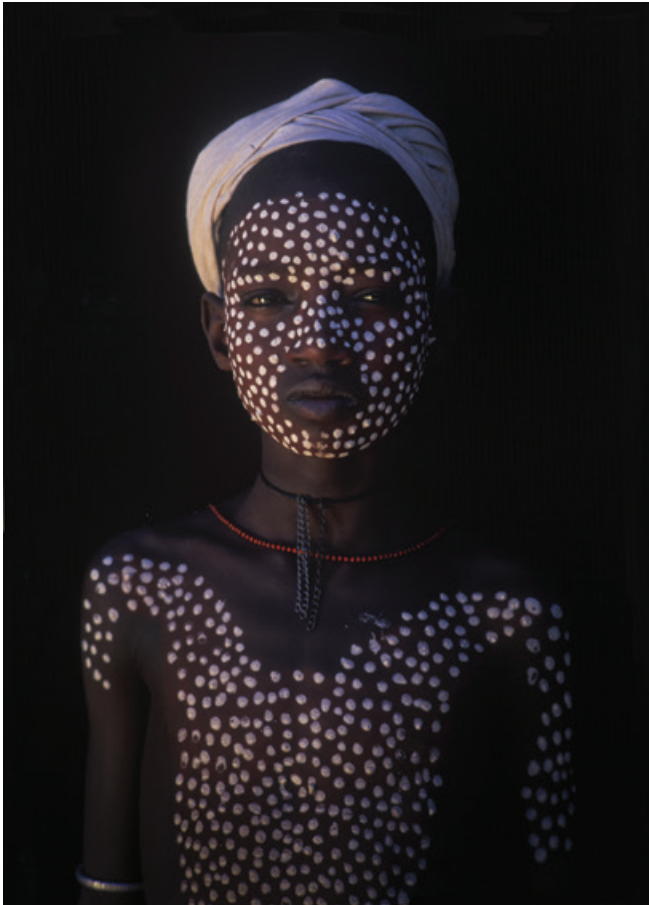


Pat de Wilde.
NAGALAND. Femme konyak.
Mopongehukit.

Un photographe sculpteur de lumière

L'œuvre photographique de Pat de Wilde déborde largement la seule visée ethnographique. Son alignement de portraits évoque ceux des grands maîtres de la Renaissance, les Van Eyck ou Van der Weyden qui ont imprégné ce dessinateur d'origine flamande devenu photographe. Ce n'est pas seulement parce qu'il s'est inspiré de leur fond ou de leur cadrage. La peinture est aussi un travail de la main sur des pigments,

une matière, pour exprimer « cette animation interne, ce rayonnement du visible que le peintre cherche sous les noms de profondeur, d'espace, de couleur », écrit Merleau-Ponty. C'est le talent et cette capacité à faire rayonner la matière sensible qui signe les chefs-d'œuvre. « Photographier, c'est écrire avec la lumière », rappelait toujours Lucien Clergue. Amoureux de l'ombre et des nuits profondes, Pat de Wilde



Pat de Wilde.
 ÉTHIOPIE. *Enfant mursi. Basse vallée de l'Omo.*
 NAMIBIE. *Enfant himba. Kaokoland.*

a choisi de mettre en scène des humains de peau noire, bistre ou foncée sur des fonds noirs. Difficulté suprême. Mais comment mieux sonder le grand mystère à la suite des chamans que notre photographe aime fréquenter ? On découvre dans son parcours cette volonté de sonder les abysses de l'obscurité originelle, ne serait-ce que pour en faire jaillir la lumière de la vie. De sa jeune orpheline Kuya Kuya du Malawi, perdue dans un océan de noir, on ne voit que deux yeux brillant dans la nuit. Ou l'éclat d'un œil et les lèvres rouges sur le profil d'une femme birmane dont les tatouages couvrent son visage d'un masque entièrement noir.

C'est son travail sur la lumière qui fait le grand art des portraits de Pat de Wilde. Car on voit combien il excelle à capter le moment juste, celui où les ombres et les reflets mêlés s'accrochent parfaitement à la surface des visages, pour en modeler, en sculpter finement les volumes, qu'ils soient lisses ou striés, qu'il y ait ou non un peu de blancheur dans les moustaches ou les cheveux, ou qu'elle se déploie

sur les parures, ou quand le regard manifeste cette petite lumière de face qui lui donne vie, si difficile à obtenir (appelée P.L.F., elle peut faire le cauchemar des chefs opérateurs). On pourrait avancer que sa maîtrise des éclairages vis-à-vis des sujets les plus complexes lui permet d'user de son appareil comme de son premier crayon de dessinateur, pour exprimer les contours et volumes de ces multiples visages, de façon à exprimer cette part d'âme, qui sous-tend la part visible de cette humanité. Ce que Merleau-Ponty appelait aussi « la peau du visible ». Notre photographe réussit à « faire entendre le « cri inarticulé » dont parle Hermès Trismégiste, qui semblait la voix de la lumière » (*L'Œil et l'Esprit*). Peut-être le cri que contiennent ses têtes craquelées de céramiques blanches, craquelées comme des œufs qui viennent d'éclorre, aux yeux et à la bouche ronde largement ouverts... Étonnement ? Effroi ? Les artistes se coltinent toujours au mystère, pour y trouver « une seule vérité, la vérité qui se révèle ». Vous avez dit... révélateur ? ■